



La salle à manger (une magie de la mémoire)

COMMUNICATION DE JEANINE MOULIN
A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 MARS 1986

Les pièces de réception sommeillent encore dans la pénombre. Quelques lampes y brûlent avec une silencieuse vivacité.

Dans la salle à manger : la table, sa robe de lin et ses bijoux de porcelaine, la ronde des chaises aux épaules solides dont se dégage une impression de sécurité.

D'ici une heure, la maison retentira de bruits inaccoutumés : les battements de portes, l'aigu des paroles de bienvenue.

Les jambes embarrassées dans sa chemise de nuit, Linda déambule dans ce paradis qu'il lui faudra bientôt quitter pour regagner sa chambre.

Le salon est protégé des rumeurs de la ville par des rideaux de velours. La salle à manger ouvre sur une baie où l'enfant voit pâlir la pelouse et monter l'obscurité. S'y dessine lentement un croissant de lune, le même que celui de son livre de contes. Mais sur l'image, il est chevauché par un poète au nez interminable insolemment pointé vers les étoiles : Cyrano de Bergerac.

Côté jardin, c'est l'imprévisible de l'aventure, côté rue, la paix d'un asile préservé par l'épaisseur des étoffes. Linda se délecte de ces contrastes.

Au sous-sol, les filles de cuisine s'affairent, mêlant leurs bavardages aux bruits des poêlons qu'elles cognent à la pierre d'évier. Dans un moment, Joséphine revêtira son tablier de gala : celui dont les coques de rubans s'épanouissent fastueusement sur son arrière-train gainé de noir.

Linda se sent transportée par l'approche de la fête. Ce moment de l'existence si différent de ceux qui règlent la plupart de ses journées crée une sensation de

temps aboli où il fait bon s'anéantir. Bien qu'elle ne puisse pas encore assister aux dîners qui réunissent des artistes, des écrivains ou des gens de science, la fillette n'en éprouve pas moins le besoin de veiller à leur réussite.

Plus tard, elle prendra place dans la ronde des adultes. Aujourd'hui, elle se sent seulement responsable d'un certain décor: de l'éclat d'un meuble qui attend la caresse des mains, de la transparence d'un compotier ou de la propreté des boiseries aux craquements familiaux.

Ses parents descendent l'escalier avec lenteur, comme s'ils se rendaient à une cérémonie. Lui, en costume d'apparat fleuri d'un mouchoir, elle, en robe sans manches à volants de nuages, pareille à celle de Peau d'Âne. Tous deux s'avancent sur le tapis couleur Méditerranée où se dessinent des crabes sombres, rampant au dessous d'une eau miraculeusement limpide. Ils s'assurent que rien n'a été oublié : ni les bougies que ne couronne encore aucune flamme, ni les cristaux qui somnolent un peu dans l'ombre. Tout est parfaitement rangé. Maman n'a plus qu'à jeter un coup d'œil dans la glace pour vérifier l'ordre de sa toilette. Une mèche de cheveux s'étant échappée de son chignon, elle lève les bras pour la remettre en place et dévoile l'inouï. Chacune de ses aisselles abrite un minuscule oiseau couvert de duvet brun ! Image du réel ou du rêve éveillé se demande l'enfant. La sollicitude de sa mère s'étend-elle donc à toute la nature ? Rien n'est impossible dans la féerie des soirs où seul est vrai le plaisir d'aller d'émerveillement en émerveillement, où le devenir brille des multiples lueurs que renvoie chaque objet : chandelle aux clignotements imprévus, flèche de lumière traversant un miroir ou rose dont la tige se casse et qui tombe mollement sur une sandale d'or. Comment expliquer cet enchantement mobile qui surprend à chaque pas ? Les heures glissent comme les ombres mais n'arriveront jamais à voiler ces impressions qui s'inscrivent dans la mémoire en lettres de feu.

Au premier coup de sonnette Linda court se réfugier derrière l'escalier, à son poste d'observation habituel.

Les visiteurs du soir arrivent. Ennuagés de parfum, enveloppés de capes et d'écharpes, fardés par l'excitation, chacun se sent plus intelligent, chacune, plus belle que jamais.

Qu'ils entrent, se dit l'enfant avec fierté. Tout ici les attend: le vestibule au visage de pierre fraîchement lavée, le rire tintinnabulant des lustres à pendeloques, les hors-d'œuvre ornés d'arabesques de persil disposés sur les plateaux de l'office.

Les voix s'éloignent, des paroles dont le sens lui échappe se répondent puis s'unissent comme les phrases des sonatines de Clementi qu'elle joue depuis quelques semaines. C'est, tout d'abord, l'allegro des expressions brèves, puis l'andante sur le ton de la réflexion et enfin le presto des phrases qu'attise le feu de la discussion et que calme soudain la vigueur d'un accord.

Couronnée de ses tresses couleur de loutre, enfoncée dans la tiédeur de sa robe de chambre, Linda est partagée entre la joie de voir sa demeure qui se donne entièrement à ses hôtes et la peine de se sentir à l'abandon dans son coin. Ses parents qui la délaissent après l'avoir couverte de caresses, la petite les déteste pendant un instant, puis les prend en pitié. Car ils ignorent ce que leur fille deviendra! Plus tard, à n'en pas douter, l'incroyable sera son pain quotidien qu'elle partagera avec les plus illustres de la ville. La pâte en aura été levée par les ambitions qui s'esquissent déjà obscurément en elle. Très vite, sa renommée dépassera les frontières, imagine-t-elle. Demain, Linda sera quelqu'un d'important. Oui, d'important, répète l'enfant avec obstination en fixant le corridor déserté, fleuve marbré d'ombres où il lui vient soudain l'envie de nager jusqu'à l'aube. Mais la fatigue l'immobilise. Le blanc mousseux des rideaux accrochés aux portes de verre semble s'en détacher et se rapprocher d'elle. Il s'apparente à la douceur des draps entre lesquels on la glisse avec précaution.

*

Le jardin, le ciel muré dans sa grisaille qui se fait menaçante. Les points chauds de la terre où les rayons se sont enfoncés pour mieux se réverbérer à la surface des chemins.

Assise sur la pelouse, la fillette lit *Le Nain jaune* de Madame d'Aulnoy. Levant les yeux vers la maison, elle aperçoit son père qui s'installe au piano et prépare sa partition. De la baie ouverte, lui parviennent des sons pleins de fougue tandis que des grondements annoncent l'orage qui approche.

Linda emporte son livre dans la salle à manger. Les nuages pressés et la tourmente d'une polonaise de Chopin intensifient le climat dramatique du récit où elle est plongée.

Voici la Fée du Désert dans toute sa laideur ! Fraise sombre autour de ses bajoues, jupe en guenilles, chapeau de peluche recouvert de serpents. Derrière elle, un char en forme de boîte traîné par deux « codindes ». En jaillit tout à coup un nain dressé sur ses ergots suivi d'un chat sauvage aux canines de fer.

Éclairs, montagnes de nuées en feu ; le combat s'engage entre le bossu au teint cireux et le prince charmeur, tandis que le jardin blêmit dans l'attente du pire.

Tout explose en même temps : la colère du nabot, le vacarme de la foudre et la révolte de la polonaise.

À l'inverse de la plupart des contes de fées, celui-ci finit mal. Le prince vaincu baigne dans son sang, à demi-mort. Le monstre jaune emporte la princesse sur une bête aux griffes de métal, aux ailes couleur de fumée. Ils s'envolent vers la voûte céleste où ils disparaissent en quelques instants. C'est en vain que les amants tenteront d'échapper à leur sort. Après des tribulations sans nombre, ils ne se retrouveront que pour mourir ensemble.

Que l'essentiel puisse ainsi s'ensevelir dans le gouffre de l'oubli, Linda ne peut y croire. Elle tremble de frayeur et de désespoir.

Par contre, la musique se rassérène. À présent, Chopin berce avec tendresse sa patrie appelée à renaître sans cesse de ses cendres. Une pluie légère succède aux roulements du tonnerre, le prélude de la goutte d'eau, à l'hymne de la rébellion. Dragons et sorcières de violence s'enfoncent définitivement dans les flammes du couchant. Rescapés d'un périple agité, les éléments sont enfin rendus à la paix du soir.

Dans la salle à manger bruxelloise, rien n'a bougé. Les reflets des cuivres sur les étagères, les murs de teinte cannelle lignés de lambris couleur chocolat, tout reprend sa physionomie rassurante.

Riquet à la Houppe va-t-il sortir du sol avec sa suite de cuisiniers-nains pour couvrir la table de cailles farcies, de profiteroles à la crème pâtissière ou de fruits aux joues de velours ? Le recueil de contes glisse des doigts de la fillette.

– Réveille-toi, Linda, crie maman qui la croit endormie !

Mais l'enfant fait mine de poursuivre sa lecture pour se réfugier dans la forêt de ses chimères et de ses sortilèges. La nuit la trouve prête à tous les rêves où elle fera assurément une entrée triomphale.

*

Joséphine émerge des sous-sols pleins de vapeur annonçant la nouvelle. Ce soir, elle quitterait ses seaux et ses brosses pour s'en aller danser. Drôle de Cendrillon au chignon haut-perché, le regard un peu effaré, dans un visage couvert de tâches de son, elle ressassait jusqu'à s'en griser les fantasmes de son Ardenne des légendes.

Nantie d'un pouvoir d'évocation quasi magique, la servante recréait sans cesse l'inimaginable.

– Mon père, affirmait-t-elle souvent, à qui voulait (ou ne voulait pas) l'entendre, a été « l'gardien » du château des sorciers à La Roche. « A l' » tombée de la nuit, il attachait un ceinturon surchargé de trousseaux de clefs pour aller faire sa ronde.

– N'ouvrez « l'huche » à personne, recommandait-il à sa famille. Mettez-vous vite au lit avec vos parapluies ouverts à la hauteur des oreillers, car les plafonds percent de plus en plus à « c't endroit ».

Et Linda de poser à Joséphine la question rituelle :

– Pourquoi, s'ils étaient troués, ne les réparait-on pas ?

En ce cas, comme en bien d'autres, Joséphine répondait en levant un index inspiré :

– C'est un mystère.

Quand sa mémoire ne lui fournissait plus de souvenirs, la bonne n'était jamais à court d'inventions. Elle tirait de son imagination des personnages vaguement rattachés à certaines croyances populaires.

– Connais-tu le Bucharabuch qui-coupe-la-semaine-en-deux ? demanda-t-elle un jour à l'enfant qui n'y comprenait rien. Joséphine daigna l'éclairer.

– Il est vrai que, pour « l' plupart », c'est un personnage « invisib ». Ne le voient que les gosses obligeants envers leurs « semblab ». Ou alors les deux premiers de la classe.

– Mais comment fait-il pour couper la semaine en deux ?

Une nouvelle trajectoire de l'index indiqua qu'il n'y aurait point de réponse.

Raisonnant à partir de l'irrationnel, la fillette pensait que ce partage devait avoir lieu le jeudi après-midi¹. A ce moment-là, il ne reste plus que trois jours et demi pour arriver au terme du parcours.

Des mois durant, elle attendit le Bucharabuch qui-coupe-lasemaine-en-deux. Le front obstinément collé aux vitres, elle le guetta en vain chaque jeudi. Il ne passa ni dans la rue ni par le jardin.

*

Le temps tourne autour de la maison, pareil à un serpent dont la fillette ne discerne plus bien les anneaux transparents. Elle se laisse entraîner à sa suite pour rejoindre les personnages romanesques qui la protégeront du désarroi de l'adolescence.

Effacées, les silhouettes de *La petite Fadette* ou de *François le Champi*. Oubliés, les héros des contes de naguère. L'un d'eux subsiste, cependant. Le Percinet de Marie-Catherine d'Aulnoy, l'ami de Gracieuse.

En quelque lieu que retentissent les plaintes de sa belle, le jeune homme franchit miraculeusement les bois et les murailles pour la sauver.

– *Percine !! S'il est possible que vous aimiez encore une princesse si imprudente, venez m'aider dans la rencontre la plus fâcheuse de ma vie.*

Aux yeux de Linda, le page *est* le bonheur : tout ce que recèle la demeure et même ce qui l'entoure.

– Où habites-tu ? lui demande-t-on parfois à l'école.

– Rue Percinet, répond-elle, avec l'assurance que procurent les beaux mensonges².

Dans ce coin de la capitale, tout évoque la campagne: les pavés d'où jaillit de-ci de-là une touffe d'herbe, les chiens qui traînent des cruches de lait sur des charrettes basses, le cri d'un coq frais émoulu de son village, fort étonné de se retrouver dans un calme presque champêtre.

¹ À l'époque, demi-jour de congé scolaire.

² Il s'agit de la rue des Échevins, à Ixelles.

Y passe, une fois par mois, le rémouleur. De son siège haut perché, l'artisan fait retentir le chant exaspérant du fer contre la pierre. Bien qu'il pédale avec force pour actionner sa meule, les roues de son véhicule ne bougent pas. Il a l'air d'un cycliste qui se démènerait en pure perte.

Le dimanche, un orgue de Barbarie joue le « P'tit coeur de Ninon » qui est « un léger papillon ». Une guenon à jupe plissée s'agrippe frileusement à l'instrument recouvert de toile à ramages.

Linda se réfugie de plus en plus dans un monde imaginaire où la rejoignent les personnages de ses lectures. Qu'importe si son entourage la juge farouche ou pleine de dédain! L'essentiel est de se retrancher dans un univers à soi où nul ne parvient à vous atteindre. Les seules héroïnes à pouvoir la comprendre habitent des livres aux pages lourdes de signification : la Catherine d'Emily Brontë, l'Indiana ou la Lélia de George Sand, toutes filles violemment éprises d'indépendance. Leur volonté de s'affirmer la fascine et lui met la cervelle en ébullition.

Au retour d'un voyage dans le Berry, Maman lui a décrit Nohant : la pièce où George écrivait debout devant son lutrin, la chambre où la « bonne dame » tenait registre de ses dépenses et celle où elle taillait des vêtements pour sa maisonnée.

Tout lui paraît merveilleux dans cette vie au château : un théâtre de marionnettes habillées par le fils de la romancière et surtout la présence de Frédéric Chopin.

On soupaît tard à Nohant. Les délices de la conversation s'accompagnaient de mets raffinés. Aujourd'hui encore, on visite une pièce où le couvert est dressé, comme il l'était autrefois. Les cartons déposés sur les assiettes portent des noms qui font rêver: Prince Jérôme Bonaparte et Alexandre Dumas fils, Tourgueniev et Flaubert.

Candidement, Linda identifie cette salle à manger à celle de ses parents. Eux aussi veillent à y entretenir le feu des discussions entre gens de qualité. On y rencontre régulièrement André Baillon et Franz Hellens, Fernand Crommelynck, Eugène Zamiatine et Joseph Roth. Sans compter les peintres qui les illustrent ou les inspirent.

*

Certains soirs, son père invite le voisin, Monsieur Ruche, un violoniste au visage maigre que ses lunettes semblent vouloir quitter à tout moment. Un même goût pour les mathématiques et la musique les unit.

Aujourd'hui, les deux amis s'apprêtent à jouer la sonate pour piano et violon de César Franck. L'adolescente leur abandonne le salon et s'installe dans la salle à manger où personne ne viendra la déranger.

Le dialogue musical se déroule au ralenti. Des amants pareils à Gracieuse et Percinet, s'interrogent et se répondent. Présence de deux harmonies parfois menacées, mais qui finissent par se rejoindre et par s'apaiser mutuellement.

Est-ce uniquement dans les contes de fées et dans les poèmes musicaux que le don de soi l'emporte sur l'égoïsme et la violence?

Pérennité de l'amour dans l'œuvre d'Emily Brontë, grandeur d'âme dont témoigne *La Fille du Capitaine* de Pouchkine, quelles leçons à tirer de ces confidences passionnées entre amants tour à tour séparés ou réunis par le sort! L'adolescente n'arrive pas à s'en rassasier.

On sonne.

André Baillon fait irruption dans la salle à manger où la mère de Linda la rejoint aussitôt.

Tout effraye en lui : sa façon de rejeter sans cesse les pans de sa cape derrière ses épaules squelettiques, son visage en lame de couteau où se loge tant bien que mal un nez pointu et ses longs cheveux couleur de flammes qui semblent lui manger le cou. Son regard ne vous fixe jamais ; il plane par dessus les têtes, naviguant vers des espaces sans fin.

Autrefois, quand elle le voyait arriver, Linda se cachait rapidement sous la table d'où elle suivait la conversation. Mais aujourd'hui, il lui suffit de se dissimuler derrière la puissante carrure d'une dresse liégeoise. Des paroles saccadées, légèrement sifflantes griffent l'air. Appartiennent-elles au *Neveu de Mademoiselle Autorité*³ ou aux personnages sulfureux de ses autres récits ?

– Germaine ne pourra pas assister à vos prochains dîners. Puis-je venir seul ?

– On vous attend, bien sûr...

Germaine Lievens a quitté le peintre Henry Degroux pour devenir la compagne de Baillon. Sa fille, Eve-Marie, vit avec eux.

³ Roman autobiographique, paru en 1930.

La jeune femme donne des leçons de piano à la salle Gunther où Linda la rejoint une fois par semaine, son Czerny sous le bras. C'est une brune opulente dont le chignon n'en finit pas de se défaire lorsqu'elle scande énergiquement les mesures des exercices d'Hannon. Elle enseigne avec autant d'autorité que de fantaisie :

– Tu te trompes, mon enfant. Le bécarre est une petite gomme à effacer les dièses et les bémols.

Ou encore :

– Méfie-toi des blanches et des noires, ces oiselles perchées sur les fils téléphoniques des portées. Elles tentent toujours de s'échapper de nos doigts, qu'elles les quittent trop tôt ou y reviennent trop tard.

Chaque dimanche, Linda et ses parents se rendent chez les Baillon, rue Keyenveld. Germaine les reçoit, cigarette aux lèvres, vêtue d'une robe de velours dont les plis paraissent sculptés dans le bronze.

Sur la table et les guéridons, s'étalent des coupes pleines de concombres et de carottes, de navets et de tomates, moins chers et aussi décoratifs que des œillets ou des lilas.

Dans un coin, Eve-Marie se grime avec un morceau de charbon et de l'encre rouge, puis enfile des boules d'arbre de Noël sur un ruban de soie qu'elle noue autour de sa tête.

André Baillon la dévisage pensivement. Devine-t-il déjà en elle l'être fantasque dont il s'éprendra un jour⁴ ?

Eve-Marie entraîne Linda dans la chambre à coucher de sa mère:

– Regarde, chuchote la gamine en se plaçant entre deux miroirs parallèles qui la reflètent à l'infini. Je suis une étoile, point de mire d'une série de ballerines qui imitent mes gestes. Tu es le public et tu me contemples avec émerveillement.

Linda est sidérée par les figures de ballet que son amie fait exécuter à d'innombrables danseuses, par sa façon de se mettre en valeur et parfois même d'exiger. Invitée à goûter, rue Percinet, l'effrontée hésite à répondre :

– Je viendrai à condition que Joséphine et la fille de cuisine me servent du chocolat bien chaud à la salle à manger.

⁴ La Michette d'*Un homme si simple*, paru en 1925.

À présent, les enfants rejoignent le salon où papa et Germaine jouent à quatre mains une symphonie de Beethoven. Les accords s'élancent soudain dans une course que la pianiste arrête parfois pour phraser un passage et lui imprimer un rythme plus lent. Après quoi, ils rejaillissent en rafales qui laissent l'adolescente un peu décontenancée. Quelle différence entre cette cavalcade et le calme de Franck dont son père et Daniel Ruche font si bien ressortir l'envoûtante quiétude !

*

Maman entre dans la chambre où la petite étudie ses leçons.

– André Baillon viendra seul à notre dîner du mois prochain; Germaine ne pourra pas l'accompagner.

Linda le sait, mais en quoi cela peut-il l'intéresser ?

– Aimerais-tu remplacer notre amie ce soir-là ? Ce serait l'occasion de mettre ta robe de broderie anglaise...

Suffoquée de bonheur, Linda se contente de hocher la tête de haut en bas. Un coup de baguette magique l'a subitement transformée en jeune fille avide de s'exprimer et d'interroger. Désormais, elle ne sera plus ce mioche dont on tapote la joue avec bonne humeur. On appréciera sa vivacité d'esprit, se dit-elle en toute immodestie. La gosse se sent portée par des vagues qui l'entraînent vers l'aventure. Jusqu'ici, elle se trouvait reléguée dans la grisaille, derrière un meuble ou un escalier. Mais d'ici peu Cendrillon fera son apparition parmi les adultes ébahis : vêtue de blanc avec pour seul fard, l'expression de son jeune appétit d'entendre et de connaître.

Les jours suivants, Linda les passa à marcher sur des nuages qui l'entraînaient vers l'aventure. Le monde rêvé que lui avait découvert Percinet faisait place à une réalité aux traits pleins de vigueur.

L'intriguaient, à présent, les héroïnes de Germaine de Staël, leur quête de vérité, leur ton quelque peu revendicateur. Corinne, belle victime des lois et des préjugés, était bien la fille spirituelle d'un auteur dont la soif de liberté avait scandalisé son époque.

À l'inverse de ses compagnes de classe, l'adolescente ne détestait pas les Rastignac. Certes, le comportement à tout le moins ambigu du héros de Balzac la

troublait. N'a-t-il pas pour maîtresse la riche Delphine de Nucingen, fille de son ami Goriot qu'elle a laissé mourir dans la solitude et la misère ? Eugène de Rastignac demeurera toutefois attaché au vieillard. Il sera même l'un des seuls à venir s'incliner devant sa dépouille. Mais aussitôt après, dit Balzac, *et, pour premier acte du défi qu'il portait à la Société, Rastignac alla dîner chez Madame de Nucingen.*

Que penser des êtres qui attirent et déçoivent tout ensemble ? Faut-il les haïr, les comprendre, les absoudre ?

Les réponses à pareilles questions lui seraient peut-être fournies le jour du dîner au moment où elle aborderait un domaine dont la découverte la plongeait déjà dans un délectable état de transe.

C'est Joséphine qui la fit tomber de ses rêves dans une réalité à tout le moins inattendue.

Le dimanche qui suivit, la servante devait passer toute l'après-midi avec son « galant ». Mais elle rentra au logis plus tôt que prévu en sanglotant.

Linda et la fille de cuisine la trouvèrent assise sur le carrelage de l'office, ses jupons étalés autour d'elle en corolle, se balançant de gauche à droite et gémissant comme un arbre dans la bourrasque. Les parents arrivèrent à leur tour tandis que la malheureuse paraissait au bord de l'évanouissement.

Prise de panique, Charlotte proposa d'aller chercher l'amie de la servante, une épicière qui habitait avenue de la Couronne.

Enfant, Linda s'était souvent rendue chez cette accorte personne en compagnie de Joséphine qui s'écriait chaque fois à l'entrée du magasin : « Que vous avez belle mine ! / À la bonne heure, Madame Victorine ! »

Après quoi, la boutiquière proposait de boire une « jatte » de café accompagnée de spéculaus ou de couques de Reims.

Charlotte, Joséphine, Victorine ! Que de noms princiers dévolus à ces laborieuses ! Et de quel naïf orgueil ne se sentaient-elles pas animées lorsque, l'été venu, elles se propageaient, endimanchées de clair, sur des voies royales dignes de leurs prénoms : boulevard du Régent, avenue de la Couronne ou rue du Trône.

Mais en dépit de ces nombreux titres de gloire, l'épicière ne fut pas convoquée. Joséphine ne tarda pas à entrer dans la voie des aveux. À la suite d'une dispute, son adorateur lui avait tourné le dos en plein bal. Bien plus, le malappris s'était empressé d'inviter une fade blondasse avec laquelle il n'avait cessé de danser.

Accablée d'humiliation, la jeune fille avait quitté la place, tandis que le piano mécanique entamait insolemment la valse de la « Veuve joyeuse ». Désormais, sa vie était finie.

Linda croyait que c'est, le plus souvent, dans l'intimité d'un boudoir ou d'une salle à manger que se nouent et se dénouent les belles promesses des fiancés. Mais la mésaventure de Joséphine prouvait que ce pouvait être aussi dans le vacarme d'un dancing violemment éclairé.

Prise de pitié pour la délaissée, elle essaya de la consoler. Fallait-il déplorer la perte d'un inconstant ? Si Joséphine se rendait malade de chagrin, le dîner n'aurait évidemment pas lieu et nul ne pourrait admirer son adresse et sa diligence.

Dès le lendemain, la servante se remit au travail, frottant l'argenterie avec entrain. Par moments, elle se demandait pourquoi sa jeune patronne accordait tant de prix à cette soirée où il n'y aurait personne de son âge. Assurément, il y avait là un mystère. Poursuivant sa tâche, la bonne n'en leva pas moins son index vers le ciel, en signe de perplexité.

*

Linda vit dans l'attente des joies promises. Avec la certitude de pénétrer bientôt dans un univers où il lui sera enfin donné de s'épanouir, de rompre des barrières, de nouer des contacts, d'échafauder des plans et de les mener à bien. Cette volonté, c'est Julien Sorel qui lui en a donné l'exemple. Elle le revoit, à Verrières, précepteur des enfants de Rénal, puis à Paris, secrétaire du marquis de La Mole. Tout préoccupé qu'il soit d'obtenir des distinctions ou des charges, le héros de Stendhal ne se laisse pas moins prendre au jeu des sentiments qu'il commence par feindre et finit par éprouver. D'où sa façon de mélanger le calcul au sublime, la froideur à la générosité, la cruauté à la grandeur. Quel que soit le projet qui l'anime, observe rêveusement la jeune fille, c'est toujours dans un salon ou dans une salle à manger qu'il prend forme ou se désagrège.

Chaque matin, elle accable sa mère de questions : qui dînera avec nous, combien serons-nous ? C'est en vain. La jeune femme lui répond invariablement que cela doit demeurer une surprise.

Sans doute Linda retrouvera-t-elle Léon Kochnitzky, un habitué de la maison doté d'une sombre et cascadante crinière. Le futur secrétaire de d'Annunzio est hélas, affligé d'une mère abusive, bavarde et quelque peu barbue ! Mais il s'en éloigne à tout instant pour lire à ses amis des *élégies bruxelloises* où pétillent un humour plein d'insolence et de tendresse.

Un autre assidu de la rue Percinet, le poète Raymond Limbosch qui vit dans son domaine de la Petite Espinette. Linda se souvient d'une pomme qu'elle faillit dérober en son verger. Était-ce l'effet d'un jeune appétit que la seule vue du fruit suffisait à déchaîner ou des mots sapides que le poète chantonnait avec un rien de préciosité : « Elle pend belle comme un monde où triomphe l'étendue / Sa rondeur ferme a des reflets de coquillage... »

Chez les Limbosch, on s'abreuve surtout de poésie. Les petits pains du goûter sont garnis avec parcimonie, les biscuits comptés. Rien qui, de près ou de loin, puisse rappeler les coupes de fruits et de légumes dressées par Germaine Lievens.

Depuis quelques années, on entend souvent parler de disette, de crise et de troubles mondiaux.

Un ami russe a débarqué l'autre soir, rue Percinet. Ingénieur et romancier, Eugène Zamiatine jette sur toute chose un regard plein de finesse et d'acuité. Dès les années vingt, il a prévu la dégénérescence des idéaux révolutionnaires de son pays⁵. Ses héros découvrent leur vérité à travers le dénuement ou la torture de l'exil. Linda est fascinée par la maigreur de ce visage anguleux dont la chevelure précocement blanchie semble contredire un sourire d'enfant.

Que d'artistes étrangers sont venus casser la croûte rue Percinet, en cette après-guerre pleine de retournements et de marasmes ! Certains d'entre eux y logent pendant quelques semaines. Lorsqu'ils partent, Linda glisse subrepticement dans leur valise les chocolats et les biscuits dont elle a réussi à se priver.

Viendra-t-il ce soir-là ? se demande-t-elle en pensant à Joseph Roth, un écrivain autrichien qui séjourne deux fois l'an chez ses parents. Sa timidité et sa pauvreté éveillent une compassion sans limite, même s'il lui arrive de boire plus que de raison pour oublier son esseulement. Il mourra à quarante-trois ans de

⁵ Son roman, *Nous* (1922), critique déjà avec véhémence la rationalisation systématique des relations humaines que préconise le communisme

misère et des suites de l'alcoolisme. A-t-il jamais su qu'il compterait un jour parmi les premiers romanciers de son temps ?

*

Aujourd'hui, l'adolescente s'évade au jardin où ses chimères la suivent pas à pas. Des murs, jaillissent des cascades de glycine et de cytise qui se frôlent au passage de la brise.

Au ras du sol, un serpent de feu semble se déplacer avec souplesse. C'est une traînée de capucines dont les flammèches, attisées par le vent frissonnent doucement et donnent l'impression d'une lente progression.

Linda s'installe sur un banc. Sous les allées et venues d'une brume changeante, elle voit se dérouler son rêve continu.

Des formes vagues se déplacent sur la pelouse sans se toucher: familiers de la maison et personnages de récits appartenant à tous les temps. Les jeunes filles de Marie-Catherine d'Aulnoy ou de Tourgueniev s'entretiennent avec Monsieur Ruche, André Baillon et Franz Hellens. Des chevaliers à panaches (Cyrano et autres mousquetaires au nez impertinent) ne cessent de croiser le fer avec les « avant-gardistes » dont ses parents lui ont si souvent parlé, ceux qui lancent des revues annonçant monts et merveilles : *Le Disque vert* ou *La Lanterne sourde* (que c'est beau cette flamme absorbée en elle-même au point de ne plus entendre la parole qui pourrait diminuer son éclat !). Sans compter les meneurs de troupes théâtrales : Albert Lepage au Rataillon et Jules Delacre au Marais. Scènes effervescentes où des gloires futures ébauchent, paraît-il, leurs premiers pas : Tania Balachova et Raymond Rouleau, Lucienne Bogaert et Madeleine Ozeray qui deviendra la compagne de Louis Jovet.

Silhouettes familières, noms lancés au passage, batailles remportées à coups de souffle neuf, tout ce qui s'inscrit dans la mémoire de l'adolescente finit par former un univers un peu chaotique qui la ravit et la fascine en même temps.

De voir se réunir en un seul lieu et en un seul moment tant de morts et de vivants que la diversité des âges et des esprits devrait séparer, naît lentement une certitude. Linda peut, à son gré, réclamer leur présence, se réfugier dans ce qu'ils

lui ont appris à aimer. Elle puisera souvent à cette source de richesses dont elle se sent l'héritière. Pour s'y désaltérer et se recréer.

Quant à l'avenir, il prendra figure dès demain. Au cours d'une soirée où la jeune fille sera initiée aux rites des adultes qui la conduiront vers on ne sait quels mystères dont elle attend passionnément la découverte.

Enivrée par tout ce qui va lui arriver, Linda doit pourtant redescendre sur terre. Déjà les bruits familiers de la maison : le remue-ménage des verres et des assiettes que l'on déplace pour le repas du soir.

Dans sa chambre, paresseusement étalée sur le lit, sa robe de broderie fraîchement repassée pour le lendemain.

*

Une fête se préparait qui rappellerait les précédentes. Tout y serait recommencé comme dans certaines sonates de Mozart où l'on reprend le thème du début avec quelques variations. Le prologue de la soirée se déroula selon un rite désormais établi et selon des phrases qui lui revenaient.

Les pièces de réception sommeillaient encore dans la pénombre. Quelques lampes y brûlaient avec une silencieuse vivacité.

D'ici une heure, la maison retentirait de bruits inaccoutumés: les battements de portes, l'aigu des paroles de bienvenue.

Cet endroit où, il n'y a guère, elle se sentait à peine admise, Linda y pénétrait aujourd'hui avec aisance, comme dans un tableau où il lui était désormais permis de figurer.

Son père et sa mère passèrent à nouveau sur la baie turquoise du tapis aux crabes bleus. Mais cette fois, elle les suivit résolument.

Au dehors, le ciel était troué de quelques étoiles sans éclat. Nul croissant de lune ne ranimait aujourd'hui le souvenir de Cyrano. Le bretteur s'était probablement endormi entre les pages d'un livre d'enfant dont il n'était plus question de le faire revenir.

Les coups de sonnette se succédèrent sur un rythme de plus en plus pressant. Ils annonçaient un spectacle où Linda jouerait enfin son premier rôle.

Le ballet des mains commença: tendues, serrées, baisées. Elles remuaient des bracelets porteurs d'amulettes en breloques ou tendaient des bouquets corsetés de papier brillamment transparent.

Louis Ramah embrassa d'un regard mi-critique mi-amusé quelques-unes de ses lithographies.

Linda avait beau contempler ces masses géométriques où la réalité est simplifiée en lignes pleines de rigueur, elle n'arrivait pas à s'enthousiasmer pour cette forme de grisaille et d'abstraction dont ses parents semblaient épris. Mais l'homme Ramah lui plaisait : la sombre solidité des cheveux brossés vers le haut, le vif du teint dans la rondeur du visage et le rire à bouche fermée dont on attendait en vain qu'il éclatât bruyamment. Ses traits pleins de vigueur faisaient penser à ceux des pêcheurs et des marchands de crevettes qu'il exposait en ce moment à la galerie Giroux.

Schirren se présenta la barbe en bataille, aussi dépenaillé que de coutume. Il vivait dans la misère. Ceux qui lui commandaient des tableaux devaient, le plus souvent, lui fournir des toiles et des pinceaux. Linda aimait ces gouaches aux couleurs chantantes ; elle pouvait les regarder des heures durant. Comme s'il s'agissait de ses propres rêves matérialisés. Bleu des vases qu'entourent des bras de femme à peine colorés, vert mousse des arbres qu'adoucit encore une brume de tulle blanc, violet d'une prairie traversée de rayons presque éteints, ici, comme chez Chagall, c'est tout un complot de demi-tons qui s'organise. Il tend à faire dire aux choses ce qu'elles refusent si souvent de révéler. L'ambiguïté des nuances déconcerte. Selon l'endroit où l'on se trouve pour le contempler, le rouge de Schirren prête à de surprenantes confusions. Telle fleur qui, de loin, paraît être un œillet, devient pivoine, vue de près ou encore, sous un autre angle pavot que tache curieusement un œil noir légèrement étonné.

Franz Hellens avait emmené sa brune épouse dont l'accent russe musicalisait chaque phrase... Tête minuscule, traits sans relief, pépiements obstinément répétés, Marousia avait tout d'un oiseau qui vocalise pour le plaisir de vocaliser et peut-être de surprendre.

Les trilles s'intensifièrent lorsqu'elle aperçut Linda transformée en jeune fille. À ses côtés, Hellens semblait perdu dans une rêverie que la chaleur de l'accueil réussissait peut-être à dissiper.

Daniel Ruche, le musicien, arriva en même temps qu'André Baillon. Le rire de ce dernier ressemblait à un grincement. Il faisait parfois place à un sourire d'enfant apeuré. Surtout lorsqu'on lui parlait de *Moi quelque part*, paru en 1920, un roman, dont les parents de Linda l'avaient entendu lire les premiers chapitres.

Avec ses regards qui allaient sans cesse à la dérive et ses gestes de fantôme qui le rendaient à la fois présent et dangereusement absent, l'écrivain était plutôt l'homme de « nulle part ». Peut-être s'en rendit-il compte le jour où il réédita son récit sous un autre titre : *En sabots*.

Passager de tous les instants où il craignait de s'enliser, Baillon tentait sans cesse d'y échapper par quelque formule incantatoire dont ses lèvres étroites scandaient nerveusement les syllabes presque inaudibles. L'auteur de *Délires* était l'insaisissable en personne. Comme le Bucharabuch auquel Joséphine l'avait un jour comparé.

La servante traversait précisément la pièce avec un plateau chargé d'apéritifs. Elle fit à Linda un clin d'œil qui pouvait signifier:

Regarde Monsieur Baillon « not diab » à « bouc » rouges. Ou bien : tu es « prop » avec ta robe que j'ai si bien repassée. À quand ton premier amoureux, « m' fille » ?

Les maîtres de maison annoncèrent que Fernand Crommelynck aurait dû être parmi eux, ce soir. Mais la reprise du *Cocu magnifique* le retenait à Paris.

Linda n'avait fait qu'entrevoir le dramaturge dont ses parents ne cessaient de parler. Les syllabes de son nom n'arrêtaient toutefois pas de battre en sa mémoire, comme les notes d'un carillon des Flandres. Ce visage de conquérant persifleur au « regard rouge » la poursuivrait durant toute sa jeunesse.

On n'attendait plus que Van de Woestyne, le silencieux. Le peintre apparut enfin, maigre silhouette au visage ravagé, pareil aux saints de ses toiles d'inspiration biblique.

Passons à table, proposa maman.

La conversation débute par des phrases brèves qui s'entrecourent au point d'en devenir parfois inintelligibles.

Hellens se tait, le plus souvent. Dans ses claires prunelles, rien ne transparait de ce qui excite son imagination de visionnaire. Mais par moments, il se raconte à voix monocorde. Se succèdent alors des réminiscences arrachées à ses paysages

intérieurs dont l'éclat éblouit. Les jeux de *l'eau sombre* et du *prisme* y miroitent dans des mots qui donnent une impression de jaillissement sans limite.

Linda ne sait pas encore que le romancier est essentiellement hanté par les thèmes du *naître* et du *mourir*⁶. Elle ne le comprendra que dix ans plus tard, en dédiant à Hellens l'un de ses premiers poèmes où repose *un docile gisant aux orbites sans fond*.

L'adolescente ne saisit que par éclairs le sens de certaines discussions sur la poésie, la peinture ou le roman. Une seule chose s'incruste dans son esprit: la qualité des réflexions, le vrai de la parole tour à tour percutante ou rêveusement interrogative. Une certitude aussi: ce qui se dit ce soir la conduira un jour à « devenir ce qu'elle est ». Intégralement.

Souhaite-t-elle vraiment se situer au coeur de tout ce qui se pense, se lit ou se dessine dans son pays ? Lui sera-t-il possible d'y apporter sa part de réflexion ? Quelles que soient les réponses à ces questions, Linda ne saurait inverser le cours des choses. Le flot qui l'emporte n'est pas de ceux qui vous rejettent sur la rive.

Une porte bruyamment refermée. Un ami que l'on n'attendait pas à dîner fit soudain son apparition dans la salle à manger. Arrivé rue Percinet à l'improviste, ainsi qu'il en avait l'habitude, Joseph Roth fut salué par des exclamations de joie.

Barbu et misérable comme le Christ des calvaires, observa Linda une fois de plus. Et tout aussi digne de pitié. Entouré d'admiration amitié, l'écrivain s'intégra rapidement au groupe. Il se mit à manger avec la nervosité des gens qui ont eu souvent faim.

À cette époque, Roth portait déjà en lui le sujet de son roman, *La Marche de Radetzky*, et il en discuta avec ses voisins de table. Y apparaissent trois générations de von Trotta qui vécurent au temps de l'empereur François-Joseph d'Autriche. L'ancêtre de la famille avait sauvé la vie du monarque à la bataille de Solferino. Son fils devint fonctionnaire de l'Empire et son petit-fils mourra au champ d'honneur en 1914.

Chaque dimanche, le Préfet von Trotta et le jeune Charles-Joseph écoutent l'orchestre de leur petite ville de Moravie. Le concert a lieu sur la place principale: il commence régulièrement par la marche aimable que Johan Strauss I écrivit en

⁶ *Naître et mourir*, écrit Hellens dans le roman qui porte ce titre, repose sur une base invisible où chaque épisode vient s'appuyer selon le lieu et les circonstances (1948).

l'honneur d'un vieux maréchal qui avait vaincu les Sardes et les Milanais, la « Marche de Radetzky⁷ ». En donnant ce titre à son livre, Roth a voulu souligner et le caractère dérisoire d'un idéal militaire qui ne se justifie plus et la mélancolie dont s'entoure tout ce qui s'éteint après avoir étincelé.

L'évocation de la grandeur des choses et de leur déclin plongeait la jeune fille dans le désarroi et le doute. La pensée de cette brillance qui s'évade sans cesse dans l'espace et dont on ne peut capter les parcelles la navrait. Tout ce qui a été est encore, se disait-elle obstinément et avec force. Mais dans une mesure qui lui paraissait difficile à déterminer.

Depuis toujours, des artistes et des écrivains s'étaient réunis autour d'une table comme on le faisait aujourd'hui (était-ce à Rambouillet, à l' Arsenal, ou à Nohant ?...). Alors, comme à présent, leur propos était d'échanger des signes, d'épeler des syllabes qui renverseraient les tours du silence et aplaniraient les routes de la continuité. Il fallait donc immédiatement les arracher à l'ombre où ils étaient enfouis et recréer pour eux l'atmosphère qu'ils avaient aimée.

Par un pouvoir de suggestion qu'avait longuement entretenu son goût du féerique, Linda les convia au festin offert par ses parents. Elle les vit subitement revivre au sein d'une fête dont elle se sentait l'animatrice. Peintres, et modèles, romanciers et personnages se joignirent soudain à leur groupe avec une aisance qui la remplissait à la fois de trouble et d'émerveillement.

La chambre dont ils débouchaient à pas feutrés était tapissée de miroirs à remonter les siècles. Mais peu à peu elle s'estompa dans le lointain. Ses parois finirent par se confondre avec celles de l'endroit où l'on dînait. Des formes floues se glissèrent furtivement parmi les convives. Ceux-ci se mirent à discuter avec elles, évoquant des écrits ou des dessins dont ils s'étaient inspirés. Tantôt pour les louer, tantôt pour les interroger avec un air de doute un peu effronté.

Des approbations, des négations et des sourires en demi-teintes s'esquissaient sur les visages des revenants imprégnés d'une fragile clarté qui allait faiblissant. Après quoi, les silhouettes à peine visibles s'éloignèrent pour retourner avec lenteur dans un autrefois couleur d'absence.

⁷ C'est par erreur qu'elle est généralement attribuée à son fils, Johann Strauss II, l'auteur du « Beau Danube bleu ».

Linda ne saisissait pas encore la portée de ce sortilège. Une chose était certaine. Chaque fois qu'elle relirait ses livres préférés, la jeune fille en imaginerait les auteurs et les héros étroitement mêlés aux invités de ce soir. Elle les verrait sans cesse resurgir rue Percinet, entre les murs ocres de la salle à manger, autour de la table étoilée de chandelles où il était permis de vivre en dehors du temps, entre un *naître* et un *mourir* qui seraient éternel recommencement.

Copyright © 1986 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jeanine Moulin, *La salle à manger (une magie de la mémoire)* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1986. Disponible sur : < www.arlfb.be >